

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



KOUBI Jeannine, 2008, *Il était une fois des « esclaves ». Le cas des Toradja de Célèbes*. Paris, Éditions PUPS, coll. Asie, 190 p., glossaire, bibliogr., index, ann., illustr. (Cécile Campergue)

Jeannine Koubi offre ici une analyse courte mais dense, comprenant de nombreuses illustrations, à propos des Toradja (« Gens de l'Amont »), une société hiérarchisée du Sud de l'île de Sulawesi (anciennement dénommée Célèbes). La difficulté première est de reconstruire un passé datant de la période précoloniale qui s'achève au début du XX<sup>e</sup> siècle, afin d'analyser les formes de dépendance pratiquées par les Toradja (p. 11).

L'auteure présente en introduction son terrain et offre un aperçu historique de la situation des Toradja. Son premier séjour date de 1971 et les données recueillies sur plusieurs terrains proviennent de séjours discontinus totalisant plus de quatre années. En se heurtant à la difficulté de colliger des informations directes sur la servitude, l'ethnologue s'est vite aperçue de la nécessité d'enquêter sur l'organisation générale de la société toradja (rituel, droit coutumier, culture matérielle, etc.). Les Toradja ne disposant pas d'écriture syllabique, une grande importance est accordée à l'oralité. La diversité régionale ainsi que les difficultés rencontrées dans la collecte d'informations précises sur la stratification sociale et sur la classe dépendante n'ont pas rendu la tâche aisée pour l'ethnologue. S'ils ont été prolixes, la majorité de ses interlocuteurs ont été des nobles, « des spécialistes du droit coutumier, du rituel et de la littérature liturgique sacrée à caractère ésotérique » (p. 26).

La traite d'esclaves toradja daterait de 1688 et aurait duré pendant plus de deux siècles. Au XIX<sup>e</sup>, des expéditions militaires sont lancées afin de soumettre l'archipel et constituer les « Indes néerlandaises ». Mais la traite d'esclaves à Célèbes s'établit sur une coopération entre les Toradja. Ce commerce était en effet rentable pour des membres des élites locales et pour des personnes issues des élites pluriethniques. Les Toradja sont ainsi tantôt victimes, tantôt agresseurs ; ils connaissaient et appliquaient « leur propre institution de l'esclavage » (p. 24). La date réelle de l'abolition de l'esclavage en pays toradja demeure incertaine et l'auteure pense qu'elle aurait été graduelle, débutant en 1906 ou en 1913 avec l'interdiction de la vente d'esclaves et son remplacement par la servitude pour endettement. L'indépendance de l'Indonésie en 1945 y a également joué un rôle, mais l'esclavage aurait perduré jusque dans les années 50-60 dans certaines localités (p. 23).

Après la partie introductive qui circonscrit l'objet, l'ouvrage se divise en cinq chapitres. Dans le premier, sur la terminologie et les catégories, J. Koubi observe dans la plupart des lieux étudiés la présence de quatre classes sociales : la « classe de l'or » qui désigne la haute noblesse ; la « classe du fer », soit celle des autres nobles ; la « classe du bois de palmier » ou des roturiers, et enfin la « classe des graminées », c'est-à-dire des gens non libres (p. 29). Si les esclaves sont nommés *Kaunan* ou *sabua'*, ces vocables, qui désignent aussi les descendants d'esclaves, ne sont désormais plus utilisés en public (p. 30). Le deuxième chapitre traite des interdits associés à la servitude, tandis que le troisième s'attache à l'analyse des tâches dévolues aux dépendants. Le quatrième, consacré aux devoirs des maîtres, rappelle que ces derniers avaient le pouvoir

d'affranchir leurs esclaves et d'en faire des héritiers mais qu'ils s'en prévalaient rarement (p. 84). L'auteure rend compte de la distinction existante entre deux catégories de maîtres – « bons » et « mauvais » – et entre deux catégories d'esclaves – les « vrais », soumis aux caprices de leurs tyrans, et les « faux », clients ou employés sous contrat de longue durée (p. 86). Ces distinctions s'opèrent également dans la couleur du sang – nobles au sang blanc, et roturiers au sang rouge. Seuls les nobles étaient qualifiés « d'hommes vrais » (p. 87) tandis que l'analogie entre esclaves/ enfants est particulièrement significative du niveau de dépendance des asservis. Le cinquième chapitre aborde les mythes d'origine de la servitude. L'auteure retranscrit l'un d'eux, « Le début des esclaves en pays toradja » (p. 100). On y voit que la mythologie toradja illustre la conception selon laquelle on pouvait naître dépendant et esclave au service des ancêtres divinisés et des dieux, et explique ainsi la création de l'esclavage pour dettes.

J. Koubi réussit ici, selon ses propres termes, à dégager un « code oral toradja » (p. 119), contribuant ainsi à l'étude de l'esclavage. Elle rappelle que de nos jours, la plupart des Toradja sont christianisés mais que cela n'empêche aucunement leur société d'être une société de classes, toujours hiérarchisée. Elle propose la mise en place de nouvelles recherches comme les formes modernes de servitude (l'esclavage sexuel par exemple) en prenant soin de toujours questionner le surendettement, à l'origine de nombreuses relations complexes de dépendance (p. 135). On aurait souhaité des développements plus soutenus, la taille des chapitres ne permettant pas une analyse systématique approfondie, peut-être à cause d'impératifs éditoriaux. Les annexes en toradja, destinés à un public ultra-spécialisé, auraient pu disparaître au profit de développements plus consistants. On ne peut cependant que conseiller l'ouvrage, ne serait-ce que du fait de la richesse des données recueillies, qui aident à la compréhension de l'esclavage dans cette partie de l'Indonésie.

*Cécile Campergue  
Centre de recherches et d'études anthropologiques  
Université Lumière–Lyon 2, Bron, France*